

---

M A N U S C R I T

---

# ***HISTOIRES DE PIEDS-NOIRS PORTUGAIS***

de Joana Craveiro

traduit du portugais (Portugal) par Marie-Amélie Robilliard

cote : POR19D1164

année d'écriture de la pièce : 2014  
année de traduction de la pièce : 2019



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

Ce texte a été conçu à partir d'interviews réalisées entre les mois d'octobre et décembre 2013 puis en janvier 2014 dans la région de Viseu, au Portugal. Nous l'avons écrit à Viseu en raison du nombre important d'histoires de rapatriement que nous avons entendu dans cette ville à l'occasion d'un précédent travail – il nous a donc semblé qu'il y avait là matière à recherche.

Plus tard, nous avons recueilli deux histoires de vie supplémentaires, en 2018, à Lisbonne cette fois, qui constituent la matière de ce que j'ai appelé la « Scène en plus ».

Les initiales qui se trouvent dans le texte correspondent aux initiales des prénoms des personnes que nous avons interviewées et, lorsque des prénoms figurent en entier, ils correspondent aux acteurs pour lesquels j'ai créé ce spectacle. Parfois, un acteur parle d'abord en son nom avant de prendre en charge les paroles de l'interviewé, ce que j'ai cherché à conserver dans le texte.

Ce texte paraphrase parfois ce qui a été dit, utilise d'autres fois des retranscriptions directes légèrement revues ou encore un texte que j'ai librement écrit. On y trouve, en outre, un agencement dramaturgique de conversations qui ont eu lieu avec différentes personnes à des occasions et dans des contextes divers.

\*

Ce spectacle a été créé à l'origine dans un espace à Viseu qui a hébergé des centaines de personnes qui ont été « rapatriées » depuis les anciennes colonies portugaises d'Afrique à la suite du processus de décolonisation en 1974-75. Il a ensuite été réinstallé dans d'autres lieux dotés de caractéristiques spatiales semblables, et toujours pensé comme un spectacle déambulatoire. Dans la mise en scène originale, le spectateur accueilli à l'entrée de l'espace de la représentation transformé en Institut d'Aide au Rapatriement des Nationaux (IARN), entre d'emblée dans la fiction. Les acteurs se confondent avec le public et tous sont traités comme des « rapatriés » qui viennent d'arriver. La première scène, que j'ai appelée « Une sorte de cours », permet au spectateur de se situer dans l'Histoire, tout en nous permettant à nous aussi de nous situer face à ces histoires que nous avons cherché à raconter ici sans élaborer un discours idéologique tandis que nous les racontions.

## Prologue

(Joana)

Dans cette pièce, toutes les personnes qui nous ont offert leurs histoires sont identifiées par une initiale. C'est un moyen de les protéger, mais c'est aussi parce que nous savions que nous ne parviendrons à recueillir que les histoires de quelques-uns. Ces initiales peuvent donc représenter tous ceux dont nous n'avons pas réussi à recueillir les histoires.

Un matin, je suis entrée dans un magasin où j'avais déjà acheté un pantalon et je me suis mise à discuter avec les propriétaires qui, comme je le savais, avaient vécu au Mozambique. À un moment donné, la femme me dit : « mais vous aussi on pourrait croire que vous êtes de là-bas ». Surprise, je l'ai regardée, et je lui ai dit : « eh bien... »

Quand je grandissais, à Lisbonne, Benfica, il y avait un cube à photos, un de ces cubes des années 70, j'ai oublié toutes les photos de ce cube, sauf l'une d'entre elles. On y voit ma mère et mon frère sur une terrasse. Il y a des palmiers et il y a une plage. Ils disaient du bout des lèvres que c'était le Mozambique. Du bout des lèvres, parce qu'on n'avait pas le droit de parler de ça. Ils rendaient visite à mon père, qui faisait la guerre. Mais on ne pouvait pas en parler. On ne pouvait pas parler de notre père, qui était méchant et qui était parti.

J'étais un peu jalouse parce que mon frère était allé voir mon père là-bas et c'est à la même époque que je me suis mis dans la tête que j'avais la peau un peu mate, je ne sais pas pourquoi je croyais peut-être que mon père était mate ou peut-être même noir (dans ma famille, on ne disait pas nègre, ça ne se faisait pas) – alors que, en réalité, je n'en savais rien, parce que sur cette photo, la seule photo où il y ait jamais eu une allusion à mon père, on ne voyait que ma mère et mon frère, qui n'avaient aucune raison d'y figurer parce que celui qui aurait vraiment dû y figurer, c'était mon père.

J'ai demandé à mon frère de me prêter cette photo pour vous la montrer ici aujourd'hui, mais il m'a dit qu'il ne savait pas où se trouvait le cube en question. Mais moi ce que je sais, c'est qu'il ne voulait pas que je vous raconte cette histoire.

\*

Quand je grandissais, ma mère avait aussi pour habitude de me parler de la dictature et de la censure pendant la dictature. Il y avait des mots qu'on n'avait pas le droit de prononcer, m'expliquait-elle. En me montrant des disques et des livres que nous avions à la maison, elle me racontait comment ils étaient ou non passés entre les mailles de la censure. Elle m'a parlé de cette chanson, celle des « Bravos », et elle m'a expliqué que c'était une chanson sur la guerre coloniale. Elle m'a dit que le pays des *bravos*, c'était la guerre. Elle m'a dit : « écoute bien les paroles ». Et c'est ce que j'ai fait. Elle m'a dit aussi que les censeurs n'y comprenaient pas

toujours grand-chose, à ce que les auteurs voulaient vraiment dire. Et c'est la première à m'avoir fait comprendre la force et la signification d'une métaphore.

*(chanson – Os Bravos, Zeca Afonso)*

## Une sorte de cours

Le Portugal n'était pas un petit pays.

*(Son : discours de Salazar « Nous ne parlons pas... »)*

Il y avait des sujets dont on ne parlait pas. L'État Nouveau s'était érigé sur la dictature militaire instaurée depuis 1926 ; le peuple en avait assez des conflits, des 23 gouvernements constitutionnels de la République, des attentats, des coups d'État, de la confusion. Ce professeur austère, originaire de Vimieiro, arrive pour rétablir l'ordre dans le pays – finances, vie de famille. La Nation renaissait, après un siècle d'interruption : libéralisme, monarchie constitutionnelle et république – tout ce que Salazar avait en horreur. Les mouvements de résistance sont réprimés, les syndicats supprimés – à chacun sa place selon l'ordre de la vie en société. Les colonies sont encore à l'époque des lieux de déportation – le père/grand-père d'une des familles que nous avons interviewées a d'ailleurs été déporté en Angola sur ordre de la PIDE. Dans une autre, les grands-parents ont dû fuir en Angola au début du XX<sup>e</sup> siècle pour pouvoir se marier.

Mais c'est surtout dans les années 50 qu'a lieu la plus grosse vague d'émigration vers les colonies. La mission civilisatrice des Portugais, son colonialisme particulier – fruit de ce que Gilberto Freyre a appelé le Luso-Tropicalisme ou le « Mode portugais de vivre dans le monde » - et même l'Exposition du Monde portugais en 1940 – ou encore António Ferro, le grand idéologue culturel du régime, tout ceci contribue à la construction d'une idéologie.

Et les colons commencent à s'installer en Afrique. S'ils partaient en tant que colons, ils ne payaient pas le voyage, ils recevaient une lettre d'invitation pour aller retrouver ceux qui les prendraient en charge là-bas. Au Portugal la pauvreté règne alors, surtout dans le centre, l'analphabétisme aussi – tous deux fruits d'une mentalité qui met la pauvreté à l'honneur – Salazar dans un discours évoque la « simplicité des villages » qu'il admirait tant et affirme : « Il n'y a pas d'argent, les vêtements nécessaires manquent parfois, mais on trouve toujours une croute de pain et du bouillon ».

Et c'est ainsi que des jeunes gens partent vers les colonies pour retrouver leurs oncles et tantes, leurs parrains et marraines, dans des pays inhospitaliers qu'ils vont s'atteler à défricher – comme disait un monsieur que nous avons interviewé : « Exploiter quoi ? C'est moi qui ai été exploité ! J'y ai laissé ma jeunesse ! ».

Mais à partir des années 60, les descriptions changent radicalement : « on vivait alors beaucoup mieux ».

L'année 1961 s'ouvre sur deux événements cruciaux dans la lutte des mouvements indépendantistes africains – tout commence en Angola :

D'abord le 4 janvier, la révolte des ouvriers du coton à Baixa do Cassange, à la suite d'un mouvement de grève qui avait commencé au mois d'octobre de l'année précédente. Cette révolte est brutalement réprimée par l'armée portugaise, notamment au moyen de bombardements au Napalm – une information qui ne parvient pas à la population portugaise.

Ensuite, le 4 février, lors d'une attaque de la prison de Luanda revendiquée par le Mouvement Populaire de Libération de l'Angola (MPLA), 15 policiers sont tués. Un contingent militaire portugais est envoyé de la métropole, pour le gouvernement angolais, la date du 4 février est considérée comme le début de la Guerre de libération.

Pour le Portugal cependant, c'est la date du 15 mars qui signe le début de la Guerre coloniale – à l'époque, la Guerre d'Outre-mer. À la suite de la répression de la grève des ouvriers du coton – tous autochtones – à Baixa do Cassange, un autre mouvement de libération africain qui est né dans le Congo belge et qui s'inspire de Frantz Fanon – mais aussi de croyances selon lesquelles ils seraient invulnérables aux balles – commet ce qu'on appellera par la suite les massacres de l'UPA (Union Populaire des Angolais) dans le Nord de l'Angola. Frantz Fanon fut le grand idéologue de l'anticolonialisme et de la libération des peuples africains au travers de livres tels que *Les Damnés de la terre*, il soutenait que « la décolonisation est un processus qui doit recourir à la violence ».

Le jour même des massacres – le 15 mars – Holden Roberto – le leader de l'UPA – se trouve aux Nations Unies pour défendre au Conseil de Sécurité une motion dénonçant la situation en Angola – motion soutenue par l'EUA et l'Union Soviétique qui s'allient pour la première fois de l'Histoire. Salazar avait été averti, en particulier par les États-Unis, de la possibilité d'une attaque ou d'un massacre ce 15 mars-là, mais il n'y avait pas prêté attention. Selon Adriano Moreira lui-même – alors ministre de l'Outre-mer – Salazar était un homme qui ne s'était pas rendu compte que le monde avait changé. Et pourtant, il avait vraiment changé. Le Portugal, qui était l'une des dernières puissances coloniales, persistait obstinément dans cette voie sans concessions. Les colons portugais, élevés selon les principes de la mission civilisatrice du Portugal, du racisme modéré et du colonialisme bienveillant, empreints d'une mentalité et d'une croyance selon lesquelles les régions d'Outre-mer faisaient partie du Portugal, n'arrivaient pas davantage à percevoir ces changements, ces contradictions, ce monde en mutation, guetté par la violence – la violence des mouvements de libération, résolus à conquérir par les armes, par la guérilla, ce qu'ils jugeaient leur revenir de plein droit.

Le 14 avril, Salazar prend en charge le portefeuille de la Défense Nationale et affirme : « Pour l'Angola, vite et fort ».

*(Salazar : discours pour l'Angola)*

La guerre commence en Guinée en 1963, au Mozambique en 1964. Beaucoup parmi ceux qui sont restés par la suite dans ces pays-là étaient arrivés avec la guerre. À la fin de leur service militaire, ils n'avaient pas voulu rentrer. Ils se sont installés là-bas, ils se sont mariés, ils ont eu des enfants, ont monté des affaires. Ils ont aussi pris conscience des problèmes et des

contradictions nombreuses, et beaucoup parmi ceux-là ont, eux aussi, voulu l'indépendance de ces territoires. Avec la guerre, les anciennes colonies ont connu un développement important – ce sont les contradictions de l'Histoire.

Pourtant, dans la métropole, 13 ans de guerre coloniale avaient épuisé les ressources du pays et du régime. La contestation s'amplifie. Mouvements étudiants, mouvements catholiques progressistes, groupes radicaux d'extrême-gauche – pamphlets, journaux, assassinat de l'étudiant Ribeiro Santos. Dans la chapelle du Rato, à Lisbonne, le 30 décembre 1972, 300 chrétiens font une veillée et une grève de la faim pour demander la fin de la guerre coloniale. Le Père Fanhais chante le poème de Sophia de Mello Breyner (*chanson : Cantate de la Paix*). Ils sont tous faits prisonniers, y compris les prêtres António Janela et Armindo Garcia. Le régime de Caetano intensifie la répression malgré les promesses initiales d'assouplissement et de transition vers la démocratie. En Afrique, tout le monde est épuisé par la guerre et les soldats portugais se forment peu à peu une conscience politique dans de nombreuses commissions.

On commence à fomenter ce qui deviendra la Révolution des Œillets. Une première tentative survient le 16 mars. (*Son : Marcelo Caetano à propos du coup d'État du 16 mars*)

Et puis la Révolution des Œillets a vraiment lieu. Alors, pour ceux qui vivaient dans les anciennes colonies, c'est le début d'un nouveau chapitre.

Le processus de décolonisation est l'un des plus complexes et des plus traumatisants parmi ceux qui ont marqué la transition du Portugal vers la démocratie. Aujourd'hui, 38 ans plus tard, dans notre pays, on commence tout juste à pouvoir en parler, même si cela ne se fait pas sans contradictions, préjugés et ressentiment, même si la plaie reste ouverte au point que beaucoup sont encore bouleversés quand ils en parlent, comme ce monsieur qui a ouvert les bras pendant notre conversation et qui a dit : « Je le dis sans honte : j'ai pleuré tout seul à l'aéroport de Luanda ». Il a ajouté : « ce jour-là j'ai juré de ne plus jamais retourner là-bas. Et je n'y retournerai pas ». Puis il nous a regardé, avant de fondre en larmes.

On trouve aujourd'hui de nombreux livres avec des témoignages, des autobiographies, des histoires de vie, des reportages... (*citer ou montrer des livres*) ; il y a même une émission à la radio sur le sujet, et il y a eu un feuilleton-télé.

Mais chaque histoire vaut pour elle-même, la mémoire fige certains événements dans le temps, elle en modifie les contours, elle efface parfois les épisodes négatifs pour ne retenir qu'un souvenir idyllique, elle ravive aussi parfois les souvenirs traumatisants, en particulier les situations dangereuses, armes pointées dans les postes de contrôle ou dans les maisons – personnes de sa famille qu'on a perdues parfois sur un malentendu – parce qu'on les avait prises pour des membres de l'autre faction.

Aujourd'hui, ici, nous mettons en scène la mémoire, l'Histoire même de notre pays dans sa complexité, ses contradictions – ses fractures. Nombreuses sont les personnes qui vivent divisées. Entre les souvenirs et le désir – impossible à réaliser - de retourner – dans ce pays

resté intact dans leur esprit et auquel elles ne pourront jamais revenir car il n'existe plus – ce qui en fait des orphelines, des apatrides, de gens de passage – et la vie ici et maintenant, dans un pays qu'elles ne connaissaient pas le plus souvent et qui les a accueillies de façons très diverses mais probablement, dans la plupart des cas, sans grande hospitalité. Des fractures.

Je me suis souvenue d'un poème de Brecht. À l'époque, il y avait deux Allemagnes. Il écrivait :

Le fil qui a été coupé  
Peut être renoué  
Il tiendra, mais  
Il reste coupé.

Peut-être nous  
Recroiserons-nous  
Mais là-bas,  
Où tu m'as laissé  
Tu ne me retrouveras plus.

*(chanson : Bravos)*

## Histoires de départs

André : Il m'a dit : Je suis parti j'étais un gamin. Je suis parti à 16 ans, tout seul. À l'époque, tu recevais une lettre d'invitation. J'avais de la famille là-bas. Ça a été très difficile. Quand on a seize ans...

Joana : Mais c'était quand, ça, en 1900 combien ?

André (J.) : Mille neuf cent cinquante... cinquante-cinq.

Joana : Bien avant la guerre alors ?

André (J.) : Oui.

Joana : Et vous êtes parti d'où ? Vous êtes d'ici ?

André (J.) : Non. Je suis de Mangualde.

Joana : Ah oui, Mangualde, quand on n'a jamais voyagé...

André (J.) : J'ai comme qui dirait sauté dans le vide, hein ? parce qu'au village, dans le temps, il ne se passait rien. On allait au bourg des fois, bon, mais la plupart du temps, on restait au village. J'étais un gosse, je suis parti à l'aveuglette. Pour moi, ça a été une aventure. Une aventure vraiment. Bien sûr, c'était plus facile parce que j'avais de la famille là-bas, mais quand même...

Joana : Comment vous y êtes allé ?

André (J.) : En cargo.

Joana : Comment s'appelait le cargo ?

André (J.) : C'était le Arraiolos. Un cargo mixte : fret et passagers. Je suis arrivé à Lândana, dans la banlieue de Cabinda. En fait, c'était un arrondissement de Cabinda. Cabinda, c'est la ville, et moi je suis allé à Lândana. Le bateau mouillait assez loin de la plage – à 7 ou 8 miles environ – ensuite on prenait des barcasses qu'ils appelaient des chaloupes. Et puis j'ai commencé à travailler, je suis resté un bout de temps.

Joana : Ils vous attendaient, votre oncle et votre tante, à l'arrivée ?

André (J.) : Oui. Leur maison était à 50 mètres de la plage. Pas loin. Au bout de trois ans, j'ai fait l'armée.

André (J.) : Soudain, alors qu'il me racontait son histoire, un monsieur qui avait lui aussi vécu à Cabinda à la même époque arrive, et les voilà lancés :

Rosinda (E.) : Oh là là, il y avait des bars grands comme ça, y en avait du poisson – je pêchais à la ligne

André (J.) : du mérrou, du bar, de la dorade, de la sole

Rosinda (E.) : et les crevettes à 5 escudos le kilo, c'était le bonheur

André (J.) : et les langoustes à 30 escudos – j'allais les acheter directement à la plage des fois

Rosinda (E.) : et les grappes de bananes à 1 escudo

André (J.) : Houlà !

Rosinda (E.) : y avait des grappes grandes comme ça. C'est pas comme ce qui se vend ici... !

André (J.) : des fois, des femmes arrivaient avec des bananes, qu'elles avaient pas vendues, et nous, on avait du bétail, alors elles nous disaient « eh, vous là, prenez-moi quelque chose », « mais j'en ai pas besoin ! », « allez, je vous le fais pour rien du tout... » – tout ça pour ne pas avoir à les porter.

Rosinda (E.) : ...et pour fumer, quand elles avaient envie d'une petite cigarette

André (J.) : ...elles fumaient à l'envers

Rosinda (E.) : À l'envers, dans leur bouche... !

André (J.) : Eh bien, elles allumaient leur cigarette et elles retournaient le bout allumé, pour que ça dure plus longtemps...

Joana (*à Rosinda*) : Et comment est-ce qu'il est parti d'ici, ce monsieur ?

Rosinda : Il m'a dit qu'il avait intégré un régiment d'artillerie (E.) : je suis parti en Mai 66, je suis arrivé là-bas, la vie militaire ça n'avait rien à voir avec la vie civile, mais bon j'y connaissais rien à la vie civile, on nous faisait avaler un tas de choses – qu'on défendait notre pays, notre patrie, qu'on sacrifiait notre vie pour la patrie – une erreur tout ça peut-être mais bon, on est allés à Cabinda –

Joana : En Angola ?

Rosinda (E.) : attention, Cabinda c'était pas l'Angola – aujourd'hui oui mais pas à l'époque – et pour moi toujours pas – Cabinda a été colonisée par l'Angola, c'est plus les mêmes colons